Pensée et représentation comme matériaux philosophiques de la conceptographie chez Frege

Guisland ANGOUO
guislandangouo@gmail.com
et
Evariste Dupont BOBOTO
evaristedupontb@gmail.com
Université Marien Ngouabi (Congo)

Résumé

Le présent travail se donne à analyser la critique frégéenne de la représentation et la place que Frege accorde à la pensée dans la recherche logique de la vérité. La conceptographie de Frege inventée en 1879, met en crise l'autorité de la représentation et la puissance du langage ordinaire. Cette critique frégéenne permet de relativiser la vieille conception qui consiste à prendre les pensées pour des représentations et à réduire l'acte de penser au fait psychologique D'où la critique du psychologisme et de ses différentes formes. Frege plaide, au-delà de critique de la représentation, pour l'autonomie absolue de la pensée en soulignant que celle-ci est indépendante de celui qui pense.

Mots-clés

conceptographie, langage, pensée, représentation, vérité.

Abstract

This work is devoted to analyzing the Fregean critique of representation and the place that Frege grants to thought in the logical search for thruth. Frege's conceptography invented in 1897, puts into crisis the autority of representation and the power of ordinary language. This Fregean critique allows to relativize conception which consist in taking thouhts for representation and to reduce the act of thinking to the psychological fact. Hence the critique of psychologism and its different forms. Frege pleads, beyond the critique of representation, for the absolute autonomy of thought by emphasizing that it is independent of the one who thinks.

Keywords

conceptography, language, thought, representation, truth.

Introduction

La philosophie de Frege s'inscrit dans le cadre du tournant linguistique du XXe siècle marquant ainsi un pas décisif dans le progrès de la connaissance scientifique. L'invention de l'idéographie frégéenne peut être considérée non seulement comme un nouveau départ tant en logique qu'en philosophie du langage et en épistémologie, mais aussi une sorte de reconstruction philosophique de la connaissance scientifique. Considéré comme l'un des pères fondateurs de la logique formelle, Frege élabore son système de pensée sous forme d'une *conceptographie* (S. Markus 2007, p. 32) dont les matériaux philosophiques sont la pensée, la représentation, la vérité, le sens, la signification, le concept, la fonction, etc.

Dans cet article, nous allons examiner la question de la pensée et celle de la représentation et chercher à déterminer la densité sémantique que Frege donne à ces termes. Le problème que pose le sujet de notre article et que nous essayons de résoudre est celui de la critique frégéenne de la représentation. Nous voulons dans la présente réflexion partir de cette critique pour aller vers la question de l'autonomie de la pensée. Dès lors, la mise en crise de la représentation n'implique-t-elle pas la critique du langage ordinaire ? Qu'en est-il du psychologisme qui confond souvent pensée et représentation, vérité et réalité ? En suivant la méthode herméneutique, nous structurons notre travail en deux points dont le premier sera consacré à la déconstruction frégéenne de la représentation et le deuxième portera sur l'accès à la pensée pure ou la critique frégéenne du langage ordinaire.

1. La déconstruction frégéenne de la représentation

D'une manière générale, la représentation se définit comme le fait de se dévoiler ou d'apercevoir un objet, une chose au moyen d'une image ou d'un signe particulier. Elle peut aussi s'assimiler à une illustration, une description, une reproduction d'un objet ou d'une chose. Particulièrement, Frege définit la représentation comme « *une image provenant de l'imagination contrairement à une intuition, une représentation n'est pas constituée d'impressions présentes, mais de la trace réanimée d'impressions ou actions passées* » (G. Frege, 1994, p. 154). Pour déterminer le caractère spécifique des représentations, Frege commence par distinguer les lois de la pensée des lois psychologiques. Dans cette perspective, il présente une conception

non psychologique de la philosophie, de la logique et des mathématiques.

Voir la philosophie se rapprocher de la psychologie l'inquiétait car il y voyait un affaiblissement du pouvoir de la pensée. Il procède de ce fait à la critique rigoureuse du psychologisme jusqu'à remettre en cause le point de vue de Husserl notamment dans sa *correspondance* avec Husserl (1987, p. 62-63). Frege met en crise le psychologisme du fait qu'il tend à réduire la pensée à la représentation révélant son étroite parenté avec l'idéalisme quand ce dernier réduit le monde et les choses à la représentation. Dans ses textes, Frege dépouille la psychologie de sa liberté et la qualifie d'audacieuse, lorsque celle-ci prétend inventer les lois de la pensée, de la logique et des mathématiques. Pour lui, la psychologie n'a pas ce droit, car les lois de la pensée sont les plus fondamentales et ne peuvent être réduites aux lois de la psychologie ou de la représentation.

Cette élimination de la psychologie commence par une première distinction entre les lois de « l'être-vrai » et les lois du « tenir-pour-vrai ». Cette critique frégéenne de la représentation se repose sur le fait que le langage ordinaire confond la vérité avec la représentation en prenant les pensées pour les représentations. L'analyse frégéenne des représentations permettra de montrer que la pensée n'est pas de l'ordre des représentations. Les représentations rappellent quelque chose, à savoir les choses extérieures, et celles-ci sont en rapport avec la conscience humaine. Ces choses nous font des impressions que nous conservons en mémoire et qui deviennent ainsi des représentations. Pour assigner la particularité des représentations, Frege montre qu'elles sont intégralement subjectives comme en témoigne Ramatoulaye Diagne (2004, p. 42). Les représentations sont par essence relatives à un porteur et c'est précisément ce qui les rend incomparables. Si la vérité était une propriété des représentations, alors elle serait renfermée dans la conscience de chacun. Frege pose une condition lorsqu'il interroge le contenu de nos consciences en ces termes :

> Si une pensée a besoin d'un porteur au contenu de conscience duquel elle appartient ; alors elle est pensée de ce seul porteur, et il n'y a pas de science qui soit commune à beaucoup, à laquelle beaucoup puissent travailler ; mais j'ai peut-être ma conscience, à savoir un tout de pensées dont je suis porteur, tandis qu'un autre a sa science. Chacun de nous s'occupe des contenus de sa conscience. Si quelqu'un tient les pensées pour des représentations,

> alors ce qui reconnait par là pour vrai est, selon sa propre opinion, contenu de sa conscience et ne regarde, à proprement parler pas autrui. (G. Frege, 1987, p. 108).

Faire de la pensée une représentation ou un ensemble de représentations revient à la dépouiller et à la priver de toute valeur de vérité. La vérité n'a aucun sens chez Frege si elle est le produit intérieur d'une seule conscience. Faire de la pensée une représentation, c'est en fait se condamner à ne plus pouvoir communiquer avec les autres, puisque nous ne saurions même pas si nous utilisons les mots dans le même sens. Chacun pourrait reconnaître sa représentation pour vraie subjectivement, mais personne ne pourrait l'asserter. Or pour que la pensée que nous extériorisons puisse être reconnue comme vraie par les autres, il faut qu'elle n'appartienne pas au contenu subjectif d'une conscience quelconque. La pensée ne doit pas être subjective mais objective.

Cette conception de la vérité découle directement de la définition de la vérité comme référence des phrases. Ce qui pose problème c'est le fait que la pensée soit conçue comme représentation, et que la représentation soit conçue comme une image. C'est dans cette logique d'idées que Frege estime que « *si nous appelons ce qui survient dans notre conscience représentation, alors nous n'avons à proprement parler l'expérience que des représentations, mais non de leurs causes* ». (G. Frege, 1971, p. 122). Nous savons que nous avons des représentations, mais rien ne nous permet de remonter à leur cause et de savoir si elles ont une cause autre que notre imagination.

La confusion de la pensée avec la représentation entraine une seconde conséquence. Pour les philosophies imprégnées de psychologie, comme celles de Brentano et de Husserl, la représentation n'est pas liée à une excitation corporelle dont elle dépendrait, mais à une conscience ou subjectivité indépendante des affections naturelles et corporelles. En réduisant la pensée à la représentation, le psychologisme met en péril l'objectivité et la vérité visées par toute pensée ; en faisant dépendre l'objet de la pensée d'une forme qui serait le « je pense », propre à la conception psychologique de la pensée. Si l'on cherche les lois de l'être vrai, il convient de s'intéresser à la référence du mot vrai et non aux raisons pour lesquelles un sujet tient une proposition pour vraie.

Pour Frege, la valeur de vérité est la référence d'une phrase, et non d'une image ou d'une représentation quelconque. Ce qui l'amène, dès le début de cette question, à réfuter la conception de la vérité

comme correspondance développée par Aristote lorsqu'il écrit : « *Que ce qui est soit quand il est, et que ce qui n'est pas ne soit pas quand il n'est pas, voilà qui est vraiment nécessaire. (…), puisque la vérité d'une proposition se fonde sur la correspondance avec l'être* » (1997, p. 3, note de bas de page) ou accord d'une représentation avec ce qu'elle représente. Frege écarte une caractérisation de la vérité sous la forme de la théorie-correspondance et se fonde sur l'objection qu'il adresse à cette théorie pour denier toute possibilité de définir le vrai.

Il rejette la théorie de la vérité-correspondance, c'est parce que cette théorie présuppose que le vrai est relationnel, ce qui justifie en quelque sorte le débat d'idée entre Frege et Aristote autour de la question de la référence (E.D. Boboto, 2013, p. 150). Dans ses textes, Frege défend également une théorie réaliste du vrai qui le pousse à critiquer radicalement toute tentative qui repose sur la confusion entre « vrai » et « tenir-pour-vrai ». Pour rendre précises les choses, Frege montre qu'on ne doit pas confondre l'acte de représenter avec la représentation elle-même. La représentation n'est pas vraie lorsqu'elle s'accorde avec la réalité. La représentation pose le problème du contenu de l'objet représenté. Toute définition du vrai est condamnée à être circulaire si on fait du vrai la propriété d'une image ou d'une représentation. L'image devrait posséder une propriété particulière, un caractère distinctif lorsqu'elle est fausse. Frege reprend ici l'idée développée dans « *sur le sens et la référence* » que la vérité n'est pas un prédicat que l'on attribuerait à une phrase ou une pensée qui en serait le sujet. La vérité n'ajoute rien, elle n'apporte aucune information conceptuelle supplémentaire. La question de la vérité se pose non à propos des images ou des représentations en elles-mêmes, mais à propos des phrases, des jugements que l'on fait sur ces représentations.

La vérité ne peut donc pas être une propriété des représentations ou images, car elles ne disent pas par elles-mêmes en quoi elles représentent une réalité, selon quel point de vue elles représentent cette réalité. La représentation n'est pas intégralement superposable à la réalité qu'elle représente, sinon c'est cette réalité elle-même et non plus une représentation. C'est pourquoi Frege insiste sur le fait qu'une intention doit accompagner l'image, dans un certain contexte que l'image représente la réalité.

Pour Frege, on ne peut pas appliquer le terme « vrai » aux représentations, mais plutôt aux pensées exprimées par les phrases assertives. La pensée n'est ni représentation ni formée des

représentations. Car si la pensée était la représentation, et que c'est dans la pensée que l'on retrouve le prédicat « vrai », on dira alors que toute représentation est vraie. Or pour Frege, le vrai ne s'applique pas à ce qui est corporel. Autrement dit, Frege exclut tout domaine du corporel, puisque la vérité dans ce domaine est vouée au changement et jugée selon les appréciations de chacun.

Pour sortir l'homme de cette ambiguïté représentationnelle, Frege met d'un côté le vrai et la vérité, et de l'autre côté le beau et la beauté. À cet effet, il montre que le beau est relatif, subjectif et attaché à la réalité. Chacun à sa manière de concevoir le beau, d'apprécier les sons de musique.

On peut concevoir l'erreur dans le domaine du vrai, mais dans le domaine du beau cela demeure impossible. C'est ainsi que l'auteur de l'*Idéographie* met hors circuit la manière par laquelle nous exprimons nos sentiments, nos sensations, lorsque nous jugeons une œuvre d'art. Les sentiments et sensations ne peuvent pas être vrais, en raison de ce que chacun exprime ce qui lui vient de son fond intérieur. Ce n'est pas la qualité d'une phrase qui incarne le vrai, mais son contenu sémantique. Cependant, le vrai est absolu, objectif, indépendant de nous.

Frege compare le vrai aux lois de la nature car de la même manière que les lois de la nature ne dépendent de celui qui les découvre, les pensées ne dépendent pas de notre activité de pensée. La pensée ne dépend pas de celui qui pense, car si cela était le cas, chacun aurait sa propre pensée et de ce fait, sa propre vérité. À partir de ces mots, Frege procède à la critique du psychologisme. Par psychologisme, on entend la tendance qui consiste à interpréter le phénomène uniquement du point de vue de la psychologie. Dans la pensée de Frege, le psychologisme est toute philosophie qui consiste à réduire l'objectivité à la subjectivité.

Dans son article intitulé « *L'antipsychologique est-il irrésistible ?* » (2005, p. 213), Pascal Engel montre que la critique que Frege fait du psychologisme traduit l'impossibilité d'analyser psychologiquement le contenu de la pensée. Pour Frege, le psychologisme est un syndrome comportant plusieurs sortes de confusions symptomatiques dont les principales sont : de la pensée et de la représentation ; de l'objectif et du subjectif ; de la vérité et de la reconnaissance de la vérité ; de l'empirique et de l'a priori ; des causes de la connaissance et des raisons ou justifications de celle-ci ; du naturel et du normatif ; etc.

Chez Frege, les entités comme les nombres, les concepts, les contenus de jugement ou de significations sont distinctes des représentations, des images, des idées dans l'esprit. Les premières entités sont absolues, objectives, éternelles, connues a priori sans recours à l'expérience, indépendantes de l'ordre causal et normatives. Cependant, les secondes sont subjectives, causées, transitoires, connues par l'expérience, non normatives, non rationnelles. C'est pourquoi Frege considère le psychologisme comme une maladie de son époque, qu'on devrait mettre en quarantaine ou derrière un cordon sanitaire, pour des soins. Si le psychologisme est critiqué, c'est parce qu'il réduit le « vrai » au « tenir-pour-vrai », il ne tient pas compte du principe de compositionalité selon lequel les phrases sont constituées et leur sens est défini par le sens de ces parties. Or, le psychologisme donne aux éléments un sens avant de voir quelle est la contribution de l'ensemble. Cet antipsychologisme de Frege vient avant tout d'une volonté de séparer le logique du psychologique. Ce n'est pas une façon de dénier un objet à la psychologie mais plutôt une manière de refuser que les questions de nature logique soient mêlées aux questions psychologiques.

Pour Frege, le vrai est indéfinissable, car il est objectif et indépendant de nous. C'est ainsi que Frege estime qu'« *il faut nettement séparer le psychologique du logique, le subjectif de l'objectif. On doit chercher ce que les mots veulent dire non pas isolément mais pris dans leur contexte* ». (G. Frege, 1969, p.122). Pour lui, chaque que nous parlons, nous devons tenir compte du contexte dans lequel nous utilisons chaque mot. Car le respect du contexte fait à ce qu'on ne puisse plus confondre son sens objectif avec ses qualités subjectives. Or, pour effectuer cette analyse sur une expression par exemple, celle-ci doit être une expression écrite et non orale.

Ce qui a fait que Frege accorde de l'importance au langage écrit par rapport au langage parlé. Autrement dit, contrairement aux langues parlées, les langues écrites assurent la facilité de démontrer la valeur de vérité d'une pensée. Toutes les opérations, tant en logique qu'en mathématique, se font au moyen du langage écrit et non du langage parlé. Étant donné que son souci premier était de donner à l'arithmétique une assise logique, il montre que l'intrusion de la psychologie dans les mathématiques est la source de beaucoup de confusions parmi lesquelles celle des objets avec les concepts. Aussi ajoute-t-il :

> On semble croire que les concepts poussent dans l'âme individuelle comme les feuilles poussent aux arbres, et on pense connaître leur essence en examinant leur genèse, en cherchant à définir leur être par des voies psychologiques, à partir de la nature de l'âme humaine. Or, cette conception tire tout vers la subjectivité et, si l'on va jusqu'au bout, supprime la vérité. (G. Frege, 1969, p.120).

L'indépendance du vrai et faux par rapport à nous prévient toute confusion entre le tenir-pour-vrai et le vrai. Une telle confusion ne laisse place selon Frege ni à la science ni à l'erreur ni à la correction d'erreurs : ce que l'un affirme conçoit comme vrai, un autre pourrait le tenir pour faux ; or seul un point de vue extérieur aux deux, auquel ils pourraient se mesurer, permet d'éviter cet extrême relativisme. Cette mesure de la contradiction entre deux personnes n'est possible que s'il s'agit de la même pensée qui est tantôt tenue pour vraie et tantôt tenue pour fausse.

2. L'accès à la pensée pure ou la mise en question du langage naturel

La question de la pureté de la pensée a été l'un des sujets de préoccupation essentielle de Gottlob Frege. Dans le souci d'atteindre son objectif, Frege a cru nécessaire d'inventer son Idéographie encore appelée conceptographie. L'invention de l'*Idéographie* en 1879 dont le titre original est *Begriffsschrift*, marque le début de la conception frégéenne du langage symbolique, après une étude minutieuse du langage ordinaire. Quel diable avait-il vu, pour qu'il parvienne à abandonner le langage ordinaire pour inventer son langage symbolique ? Dans ses différentes analyses sur le langage ordinaire, Frege découvre que celui-ci ayant la puissance en tant qu'instrument de la pensée, présente des imperfections qui sont la source de nos erreurs.

De ce fait, notre langage, comme l'a constaté Frege, ne peut pas exprimer de manière explicite et simple tous les éléments logiques d'une déduction. Puisque de telles confusions existent dans le langage usuel, des hypothèses peuvent être introduites sans qu'on prenne conscience. Le rejet du psychologisme et la critique du langage ordinaire sont au cœur du but poursuivi par Frege dans son *Idéographie*, lorsqu'il affirme :

> Je devais d'abord chercher jusqu'où l'on pourrait aller dans l'arithmétique grâce aux déductions seules, appuyées sur les lois de la

> pensée, qui sont au-dessus de toutes les particularités. À partir de là, ma démarche était de chercher d'abord à réduire le concept de succession dans une suite à la conséquence logique, puis à progresser vers le concept de nombre pour que, ce faisant, quelque chose d'intuitif ne puisse pas s'introduire de façon inaperçue, tout devait dépendre de l'absence de lacunes dans la chaîne de déductions. (G. Frege, 1999, p.6).

Nous savons que le langage nous est indispensable, et ce, même si nous parvenons à nous passer de la parole pour penser. Mais le signe, tel que Frege le pense, permet de conceptualiser et de saisir la dimension abstraite de la pensée. Sans les signes écrits, la déduction logique serait confrontée aux difficultés comme le manque de précision et de rigueur dans les différentes opérations de déduction. Suite à toutes ces imperfections du langage usuel, Frege pense qu'il est nécessaire de rechercher un moyen d'expression qui permette d'éviter deux grosses erreurs que commet souvent le langage ordinaire, comme les erreurs d'interprétations et les fautes de raisonnement. L'utilisation du langage symbolique par Frege traduit sa détermination dans la recherche d'un langage permettant la formalisation de la pensée pure.

L'idéographie frégéenne qui marque le fondement de la pensée logique, se donne pour tâche principale, la saisie du contenu de nos pensées. L'idéographie frégéenne est un système d'écriture qui, au lieu de représenter les sons de la langue parlée, comme le fait un système d'écriture alphabétique, renvoie directement à l'idée, au contenu de la pensée, c'est-à-dire à son sens. Dans la mesure où le souci de Frege était de chercher un langage capable de fournir des signes pour des analyses logiques, il trouve que le langage parlé et les sons sont liés aux représentations et en fin de compte à la subjectivité. C'est ainsi qu'il a vu dans le langage écrit cette capacité à rendre de l'objectivité des pensées exprimées qui, pour lui, sont susceptibles d'être analysées et démontrées. Cette supériorité du langage écrit sur le langage parlé marque les limites de l'analyse logique à partir du langage naturel. À ce niveau d'analyse, le langage écrit apparaît comme un substitut de l'intuition. Pour Frege, la pensée doit s'écarter de la langue usuelle et recourir à une écriture indépendante de la représentation.

Dans le même ordre d'idées, Xavier Verley souligne que « *l'écriture libérée de la voix est propre à assurer à la langue la perfection dont elle manque pour être adéquate à la science et à la*

pensée ». (X.Verley, 2004, p.30). Verley pense que la représentation prolonge la stimulation sensorielle et montre sa dépendance vis-à-vis du corps et de la nature, alors que le signe, quant à lui, permet de regrouper des représentations médiatement sans sortir du sensible. C'est donc grâce au signe qu'il est possible d'accéder à la généralité (X. Verley, 2004, p. 37) sans nier ou dépasser l'individualité ou la subjectivité de la représentation.

Pour Frege, il existe une harmonie préétablie reposant sur un pouvoir d'expression entre le langage et la pensée. Cependant, lorsque le langage veut exprimer une vérité objective, il doit sortir de la prison de la représentation. Si Frege veut disposer d'une langue qui exprime tout le contenu de la pensée, c'est pour la rendre adéquate à celui dont la science doit être l'expression la plus parfaite. Car l'appel au langage usuel rend précaire la rigueur de la déduction. Le langage symbolique de Frege suppose une conception plus ou moins idéale ou abstraite du langage. Il s'agit, de manière générale, d'une langue dépouillée de toute imperfection, une langue claire, précise, dénuée d'ambiguïté, de polysémie ou de vague.

Si Frege a fait du langage symbolique une langue idéale, c'est parce qu'il voulait que toutes les langues naturelles aspirent à devenir une langue idéale, alors qu'elles n'en sont que des pâles copies. Le langage symbolique de Frege peut être comparable, grâce au rôle qu'il joue sur la saisie complète de la vérité, comme les Idées platoniciennes (du Beau, du Vrai ou du Bien). Autrement dit, la relation entre ce langage que vise Frege et les langages naturels est apparemment semblable à la relation qui existe entre les Idées platoniciennes et les choses réelles qui sont toujours plus ou moins belles, plus ou moins vraies et plus ou moins bonnes. Car le langage symbolique de Frege est pris comme une langue contenant des expressions ayant une signification déterminée.

La signification déterminée suppose, d'une manière générale, l'invariance dans le temps. Autrement dit, elle ne subit pas l'influence du temps, elle ne varie pas d'une communauté à une autre, et sa compréhension permet de savoir comment l'appliquer dans chaque cas particulier. Si je comprends le mot « table », et si le mot a une signification déterminée, je serai en mesure de dire si les objets auxquels je suis ensuite confronté sont des tables ou ne le sont pas. La signification déterminée est une signification fixe, admise une fois pour toutes, qui ne change pas d'un groupe à un autre et qui nous permet d'anticiper toutes les bonnes et mauvaises applications du mot.

C’est ce type de langage que Frege visait, après avoir remis en cause le pouvoir des langues naturelles.

Ce langage est aussi un langage universel au sens où toutes les significations ont une expression correspondante. Autrement dit, on admet un principe d’exprimabilité en vertu duquel il est reconnu que toutes les choses pouvant être signifiées peuvent en principe être exprimées. Rappelons que Frege fait partie de la tradition universaliste. Ce qu’il visait en logique, en mathématique et en philosophie du langage était l’universalité de la vérité et l’objectivité de la pensée. Différent du langage usuel qui souvent emploie des mots dépourvus de signification ou qui ont plusieurs significations, le langage artificiel de Frege est aussi un langage dans lequel toutes les expressions ont au moins une signification. Un tel langage ne contient pas d’expressions dépourvues de signification.

Les propriétés du langage symbolique se distinguent des propriétés des langues naturelles dans lesquelles les mots ont parfois plusieurs sens et plusieurs références, et parfois aucun sens ou aucune référence. Dans les langues naturelles, le sens n’est pas déterminé parce qu’il varie dans le temps, d’une communauté à une autre, et n’anticipe pas l’application des expressions. A l’opposé, chaque sens du langage symbolique détermine une seule référence, mais chaque référence peut avoir plusieurs sens et correspondre à plusieurs mots. L’idéographie frégéenne constitue donc un exemple de langage clair pouvant servir de modèle pour la compréhension des langues naturelles. Si les représentations sont toujours au pouvoir du sujet pensant, ce n’est pas le cas pour les pensées.

À cet effet, l’image à laquelle Frege recourt le plus volontiers pour caractériser cette relation qui existe entre le sujet pensant et les pensées est celle de l’appréhension tactile, de préférence à celle de la perception visuelle. Pour mener à bien ce combat, Frege estime que :

> Les pensées sont indépendantes de notre activité de pensée. La pensée n’est pas la propriété de celui qui pense au même titre que la représentation l’est de celui qui se représente. Mais, au contraire, elle est là, face à lui, toujours de la même manière, en tant que la même pensée. (G. Frege, 1971, p.150).

Dans cette perspective, Frege montre que lorsque nous pensons, nous ne produisons pas des pensées, mais nous les saisissons. Or, le fait de les saisir ne fait pas de nous les dépositaires de ces pensées. On pourrait être tenté d’objecter que rien ne s’oppose à ce que les pensées soient engendrées par nous, et néanmoins rendues vraies ou fausses

par quelque chose qui est totalement indépendant de nous. Frege estime que, lorsque nous reconnaissons une pensée comme vraie, nous lui attribuons une propriété qui est non seulement indépendante du fait que nous la lui reconnaissons, mais également du fait nous reconnaissons la pensée en elle-même.

Si des entités telles que les pensées étaient, en un sens quelconque, des créations de l'esprit humain, nous ne pourrions espérer comprendre leur nature sans passer par une réflexion sur les actes mentaux qui leur donnent naissance. Cependant, pour Frege, il n'en est rien ; et c'est la raison pour laquelle la compréhension de la nature de la pensée ne présuppose en aucune façon celle des actes par lesquels nous entrons en rapport avec des entités de ce genre. À ce niveau d'analyse, le point important pour la logique et la philosophie est donc que les propriétés essentielles de la pensée peuvent être déterminées indépendamment de toute espèce d'interrogation directe sur la nature du processus de pensée. Il nous suffit que nous puissions saisir des pensées et les reconnaître comme vraies, la façon dont cela se passe est une question indépendante.

La position de Frege sur ce point est que la logique et la philosophie n'ont pas à se préoccuper de la nature exacte de l'opération par laquelle nous entrons en contact avec les pensées que le chimiste n'a à se préoccuper des mécanismes physiologiques de la perception sensorielle.

Ce qui justifie le fait que les pensées ne sont pas produites par notre activité de pensée, mais plutôt par notre manière de les saisir. Cette analogie frégéenne signifie que, de la même manière que l'oiseau est contenu dans la main qui le tient, les pensées sont bien en un certain sens des contenus de l'esprit qui les pense. La métaphore de la saisie est précisément destinée à assurer à la pensée le maximum d'étrangeté compatible avec la possibilité qu'elle doit avoir néanmoins d'être pensée. Les pensées frégéennes ne sont pas constitutives de l'esprit, c'est-à-dire les produits du sujet pensant puisque la prise de possession d'une pensée n'est pas une intériorisation.

Il se pourrait que l'opération par laquelle un organe mental parvient à saisir une chose non mentale échappe partiellement ou totalement à toute tentative d'explication, au sens usuel du terme. Mais l'analyse logique de la pensée n'est subordonnée en aucune façon à la possibilité de parvenir à une explication de ce type. Elle présuppose simplement que nous sommes en mesure de saisir des pensées et de les reconnaître comme vraies, et non que nous sommes

capables de comprendre comment ce genre de chose est possible. De la pensée, Frege dit qu' *« en elle-même dépourvue de caractéristiques sensibles, elle revêt l'habit sensible de la phrase et devient par-là saisissable pour nous* ». (G. Frege, 1971, p. 173).

Mais il peut arriver qu'à cause des imperfections du langage, la pensée devient moins saisissable, même si elle est devenue plus tangible. Le fait que la langue verbale comporte certaines particularités que nous pouvons reconnaître comme défectuosités logiques, en ce sens qu'elles nous trompent sur les caractéristiques réelles des contenus de pensée que nous exprimons, démontre précisément que notre rapport à la pensée ne se réduit pas à la possibilité que nous avons de l'exprimer dans le langage, c'est-à-dire dans la forme souvent impropre que nous impose le langage. La relation de la pensée au vrai ne doit pas être comparée à la relation du sujet au prédicat. Le sujet et le prédicat sont en fait des parties de la pensée ; ils sont au même niveau pour la connaissance. Le vrai n'est pas une propriété des pensées vraies. Les pensées vraies sont des manières d'être ou des modes de détermination du vrai.

Cette pensée frégéenne n'est pas vide de contenu. Elle possède toujours un contenu qui justifie le fait qu'elle est composée de plusieurs caractères parmi lesquels le caractère absolu, le caractère inaltérable, le caractère inaliénable, le caractère autonome vis-à-vis des représentations psycho-physiques. Ce qui revient à dire que la pensée chez Frege est par essence absolue, non causée et indépendante de notre reconnaissance. Ce contenu de la pensée ne lie pas les mots au monde, mais plutôt aux concepts. Puisque la pensée se situe en dehors du temps. Elle a donc un caractère métaphysique.

Nous comprenons que c'est cette notion du temps qui sépare la pensée avec les représentations psycho-physiques. En interprétant la pensée de Frege sur ce point, Auguste Nsonsissa montre que

> (..) la pensée appartient au troisième règne qui n'est ni celui des représentations, c'est-à-dire le monde intérieur d'un individu, ni celui des objets extérieurs (…). Les pensées sont absolument autonomes car elles ne sont pas en notre pouvoir ». (A. Nsonsissa, 2014, pp. 17-18).

En traitant de l'autonomie de la pensée, il paraît utile de montrer que l'une des tâches principales que Frege assigne à son approche est d'assurer l'autonomie de la pensée. La pensée doit être autonome vis-à-vis de toute représentation. Car seule la pensée prise indépendamment garantit la vérité objective et universelle. Cette

autonomie frégéenne de la pensée se justifie par le fait que le monde tel qu'il se présente, n'est qu'une simple représentation qui, selon lui, ne donne qu'une partie de la réalité. Frege pense que la pensée qui se veut logique doit se démarquer de tous les aspects psycho-physiques de la perception sensible, car les faits psychologiques sont influencés par l'espace et le temps. (E. Kant, 2006, pp. 120-121). La logique de Frege ne tient donc pas compte de ce qui est empirique, et elle ne cherche non plus à associer la pensée exprimée avec la réalité pour déterminer sa valeur de vérité.

Le sens et la signification d'une proposition dite logique sont donnés par la pensée détachée non seulement de tout psychologisme, mais aussi de toute réalité apparente. Ce qui revient à dire que le sens d'une proposition est décelé par la pensée et non par son rapport avec la réalité. Suivant cette perspective, E. Banywesize Mukambilwa et M. Nguimbi (2019, p. 32) précisent que

> Ce n'est donc pas ce à quoi se réfère matériellement un objet qui lui donne sens, mais c'est la pensée que l'on a de cette chose (…) La pensée contenue dans la proposition logique devient donc une entité pourvoyeuse de sens.

La pensée frégéenne est intemporelle, incorporelle, inchangeable, indéfinissable, inséparable, indivisible, non spatiale, c'est-à-dire identiquement une. C'est ainsi que Frege se donne pour tâche de saisir la pensée indépendamment de ses représentations, autrement dit dans son essence objective. Puisque la pensée, par essence, n'a pas de valeur subjective et dynamique, elle a plutôt une portée objective et universelle. Comme le montre Nsonsissa, « *la pensée purement logique consiste à exclure la pensée subjective en vue de viser à l'universel* ». (A. Nsonsissa, 2014, p.58). Sur ce point, le combat de Frege est de montrer que tout n'est pas représentation.

Dans la pensée de Frege, la logique se donne pour tâche essentielle de déterminer le contenu jugeable, analyser le jugement afin de définir, dans ce jugement, le concept et l'objet. Sa logique n'a donc affaire qu'aux raisons du jugement qui sont des vérités objectives et non relatives. Dans cette optique, le but que Frege assigne à la logique demeure celui d'établir des lois de l'inférence valide. Étant donné que la logique, cette science du raisonnement correct se focalise sur la cohérence de la pensée, par cette pensée correcte, elle cherche à saisir le caractère « Vrai » de tout énoncé. C'est suite à cette recherche du caractère vrai que Frege procède à

distinguer la logique d'avec la psychologie (G. Frege, 1994, p. 11) et à voir en elles deux visées différentes.

Conclusion

En étudiant la notion de représentation, Frege montre qu'elle est loin d'être considérée comme une pensée, car la pensée est par essence objective, absolue, universelle, indéfinie. Cependant, la représentation est par nature une entité subjective, relative à chacun, individuelle et particulière. Nous retenons sur cette partie que la préoccupation fondamentale de Frege est celle qui consiste à montrer que les théories subjectiviste et relativiste ont donné une mauvaise image à la pensée et aussi à la vérité.

Dans ces théories, la pensée se trouve confondue avec la représentation et la vérité réduite au pouvoir des représentations psychologiques. Or, pour Frege, la pensée doit toujours sauvegarder sa nature et évoluer indépendamment de celui qui pense. C'est dans cette perspective qu'il plaide pour l'autonomie de la pensée, puisque son souci est celui de penser scientifiquement les lois de la logique indépendamment des représentations psycho-physiques.

La critique frégéenne de la représentation se justifie par le fait que le langage ordinaire, tributaire des représentations, est voué à des véritables confusions qui souvent ne permettent pas au logicien ou philosophe de pouvoir détecter le sens et la signification de nos pensées. C'est en montrant les limites du langage naturel que Frege tend à inventer un langage symbolique, qu'il qualifie du langage idéal pouvant débarrasser la logique sous l'autorité de la psychologie, afin d'assurer l'indépendance réelle de la pensée. Frege tenait une position délicate ; écartant le sens des deux sphères sensible et psychologique, il le localise au sein d'un troisième royaume. Comme nous l'avions montré, la conception frégéenne de la pensée lui a permis de rejeter deux tendances à la fois : le rejet de l'idéalisme, qui réduit les pensées aux représentations psychologiques, et le rejet du matérialisme, qui réduit les pensées aux conditions psychologiques de leur production.

La pensée est donc une propriété indépendante de nous, propriété que nous ne pouvons pas créer, mais plutôt saisir. En débarrassant la pensée de toutes les ambiguïtés des représentations, Frege montre clairement son objectif : celui d'assurer l'autonomie des pensées. Dans le souci de prouver le caractère objectif de la pensée, Frege tourne le dos à psychologie pour faire face à la logique. Il pointe

du doigt la question de la référence, question qu'Aristote avait longtemps abordée. Cette question de la référence est celle qui met en rapport la logique et la vérité. Aristote traite cette question de la vérité, en référence à quelque chose de réel. Frege pour sa part, montre que la logique n'a pas à se référer à ce qui est réel, mais plutôt à ce qui est à l'intérieur de la pensée elle-même. Cette logique frégéenne se donne pour objectif de dégager ce qui est logique.

Références bibliographiques

ARISTOTE, 1997, *Organon II. De l'interprétation,* traduction nouvelle par Jean Tricot, Paris, Vrin.

BANYWESIZE MUKAMBILWA Emmanuel et NGUIMBI Marcel, 2020, *Logique et argument. Autour du discours philosophique* (dir.), Paris, l'Harmattan.

BOBOTO Evariste Dupont, 2013, « La question de la référence chez Frege », in Marcel Nguimbi, *Penser l'épistémo-logique. Hommage à Charles Zacharie Bowao* (dir.), Préface du Professeur Jean-Luc Aka-Evy, Paris, l'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique ».

DIAGNE Ramatoulaye, 2004, *Introduction à la pensée de Gottlob Frege : qu'est-ce que penser ?*, Dakar, Presses Universitaires de Dakar.

ENGEL Pascal, 2005, « L'antipsychologisme est-il irréversible ? », *Frege : logique et philosophie*, (dir.) de Mathieu Marion et Alain Voizard, Paris, Harmattan, coll. « Tradition Sémantique ».

FREGE Gottlob, 1999, *Idéographie*, traduction, préface, notes et indexes par Corine Besson, postface de Jonathan Barnes, Paris, Vrin.

FREGE Gottlob, 1971, *Ecrits logiques et philosophiques*, traduction et introduction de Claude Imbert, Paris, Seuil.

FREGE Gottlob, 1969, *Les fondements de l'arithmétique. Recherche logico-mathématique sur le concept de nombre*, traduction et introduction de Claude Imbert, Paris, Seuil, coll. « l'ordre philosophique ».

FREGE Gottlob, 1987, *Correspondance Gottlob Frege, Edmund Husserl*, traduit de l'allemand par Gérard Granel, préface de Jean-Toussaint Desanti, Paris, T.E.R.

FREGE Gottlob, 1994, *Ecrits posthumes*, traduit de l'allemand sous la direction de Philippe de Rouilhan et de Claudine Tiercelin, Paris, Jacqueline Chambon.

KANT Emmanuel, 2006, *Critique de la raison pure*, traduction et présentation par Alain Renaut, Paris, GF- Flammarion.
MARKUS Stepanians, 2007, *Gottlob Frege. Une introduction*, trad. de l'allemand par Alexandre Thiercelin, Paris, College Publications.
NSONSISSA Auguste, 2014, *Pensée et composition des pensées chez Frege*, Paris, Dianoïa.
VERLEY Xavier, 2004, *Pensée, Symbole et représentation. Logique et psychologie chez Frege et Husserl*, Paris, Dianoïa.